

des S.S. Ils embarquent une
ousculer. Elle marche auprès
çant sa large jupe. Je suis
naisait rien cuire d'autre qu'un
de la forêt derrière l'atelier
silo. Malgré nos rapports
es me fascinent tout comme
ivre dans leur interminable

asait les "bohémiens", entre
nts, et nos mères, quand
mmandaient de nous en tenir
en vain. Aux alentours de
si à peine arrivaient-ils que je
avec l'espoir d'être volée. Je
sible.

mon manège et amusée,
ne comprenais pas. J'aurais
a roulotte. Ce qu'elle ne fit
la mère venait me récupérer,
ait aux éclats et s'éloignait
jupe tout comme venait de le

ODILE

Odile est morte. Nos amies du Revier l'ont enveloppée dans une toile et déposée devant la porte de l'atelier. Tout à l'heure une camionnette viendra la chercher. Il fait à peine jour. Au-dessus du camp, le ciel a des reflets orangés. À cette heure le crématoire se calme. Il reprendra vigueur un peu plus tard et je frissonne en pensant que le corps d'Odile sera bientôt la proie des flammes. Je suis accroupie auprès d'elle. Une de ses mains et son avant-bras, déjà marbrés de mauve, dépassent du linceul improvisé comme pour un ultime geste d'adieu. Je voudrais caresser ce bras. Je ne peux pas. Je suis désespérée mais je ne pleure pas. J'ai l'impression d'être froide et dure comme le granit de la carrière. Je ne comprends pas cette mort. Je la ressens comme un abandon. Odile aurait eu cinquante ans cette année mais elle était vigoureuse. Issue de la bourgeoisie protestante aisée, elle avait derrière elle des générations de gens bien nourris qui lui avaient transmis leur solidité physique et morale. Arrêtée depuis près de quarante mois, elle avait affronté sans défaillance, avec un courage tranquille, les interrogatoires difficiles, les longs mois de secret à la Santé et à Fresnes, son transfert dans les prisons allemandes, sa condamnation à mort et enfin Ravensbrück. Sa rigueur implacable, séquelle de son éducation protestante disaient ses amies, la rendait inflexible. Elle était devenue agnostique, avec une petite sympathie pour le communisme, en refusant énergiquement un engagement dans le parti. Sa volonté de résistance était restée intacte. Elle disait : "Il vaut mieux mourir que travailler pour la guerre. Nous devons aller jusqu'au bout de notre choix." Je pense qu'elle l'aurait fait. Par bonheur elle n'y fut pas contrainte. Pour ne

pas la décevoir, je crois bien que j'aurais moi aussi affronté la mort.

Elle n'était pas très bavarde, mais elle évoquait souvent son enfance, son adolescence, ses jeux avec ses frères, la liberté, inhabituelle pour l'époque, que lui laissaient ses parents. Nous avions ri comme des folles quand elle nous avait raconté la découverte, dans le linge de sa grand-mère mariée à un pasteur, de chemises de nuit munies d'une petite lucarne à la hauteur du sexe. Était-ce vrai ? Toutes les protestantes l'affirmaient. Peut-être se moquaient-elles un peu de moi.

Finalement je ne savais rien de sa vie. Connaissait-elle l'amour ? Elle avait eu vingt ans pendant la première guerre. Un garçon qu'elle aimait y fut peut-être tué. Ce qui aurait justifié la haine farouche qu'elle portait aux Allemands jusqu'à ne pas vouloir parler leur langue que je la soupçonnais pourtant de bien connaître. Elle me disait : "Il suffit que tu saches dire "Wolf", loup ! Ce sont tous des bêtes sauvages."

À moins qu'elle fût nourrie de cette haine par sa famille d'origine alsacienne qui avait dû fuir sa maison, ses racines, pour rester française lors de l'annexion du pays par les Allemands après le traité de Francfort, au siècle dernier.

Je lui rappelais les auteurs de génie qu'elle aimait tant : Goethe, Schiller, Schelling et d'autres, les musiciens : Bach, Beethoven, Schumann dont elle me fredonnait la musique pendant les appels quand s'éloignaient les kapos. En vain ! Les exceptions ne confirment-elles pas la règle ? J'évoquais tous ceux qui avaient fui l'Allemagne nazie depuis 1933. "Justement ils ont fui. Ils n'auraient pas dû." Je la trouvais injuste, mais beaucoup d'intellectuelles autour de nous pensaient comme elle.

Elle n'avait jamais été malade. Pas le moindre rhume, pas de diarrhée, rien ! Elle n'était même pas très maigre. En arrivant à Mauthausen, sur la route entre la gare et le camp, elle m'avait aidée à soutenir Jeannette, sa compagne de résistance, dont elle était la secrétaire dans la vie. Elle, oui, nous pensions qu'elle allait mourir tant elle était faible et démunie. Et puis brutalement tout avait basculé. Gravement perturbée par la séance des douches en

arrivant, Odile n
cet épisode dans
nerveux qu'elle r
peu qu'on nous
moment requinqu
cours du voyage
regrettait de n'êtu
d'enfants, person
elle désormais d
minimum d'illusi
convaincre que j
en rentrant, ma
irréremdiablen
silencieuse, les y
main : "Écoute k
elle. Tout douce
désespoir. Les b
nous survivrons
tellement pouvoi

arrivant, Odile ne s'en remettait pas, alors que Jeannette avait vécu cet épisode dans l'indifférence. Elle était agitée de tremblements nerveux qu'elle ne pouvait dominer. Elle mangeait difficilement le peu qu'on nous distribuait. Le passage à Amstetten l'avait un moment requinquée tant elle s'était réjouie des dégâts constatés au cours du voyage et puis elle était retombée dans son apathie. Elle regrettait de n'être pas morte à la place de Tarzan. Elle n'avait pas d'enfants, personne ne l'attendait. À quoi bon rentrer ? Que ferait-elle désormais dans la vie ? Elle disait : "Pour vivre il faut un minimum d'illusions et je les ai toutes perdues." J'essayais de la convaincre que j'avais besoin d'elle, que je serais seule moi aussi en rentrant, malgré ma famille. Rien n'y fit ! Elle a sombré irrémédiablement. Allongée sur son châlit au Revier, elle restait silencieuse, les yeux clos, refusant toute nourriture. Je lui tenais la main : "Écoute le canon, c'est bientôt fini." "Trop tard", répondait-elle. Tout doucement elle traversait le miroir. Elle est morte de désespoir. Les bourreaux ont aussi tué les âmes. Combien d'entre nous survivrons avec juste l'apparence de la vie ? Je voudrais tellement pouvoir pleurer.